

Une table abondante

Tables aux quatre coins de la ville, de Schaerbeek en Scylla, d'Ixelles en Forest, puis dans le Bruxelles des entrepôts et du canal outrepassé, et c'est chaque fois un investissement de l'esprit et du cœur, la découverte d'un lieu de vie singulier. Là, de jour en jour, une revue s'élabore, elle prend forme, pour atterrir un beau matin sur votre propre table.

PAR MARIE DENIS

Un mois d'aout caniculaire. Des trottoirs convertis en terrasses. Des Bruxellois devenus les touristes de leur propre ville. Ainsi de l'équipe de rédaction de *La Revue Nouvelle* en ce mardi sans vent. L'endroit est inhabituel, enfin nouveau, enfin pas neuf comme quartier mais inaugural pour la revue. Rien de comparable au prétendu coupe-gorge où hier encore... Familial et débonnaire, on l'appelle «La petite Suisse»; *La Revue Nouvelle* s'y installe aujourd'hui. Va-t-elle en assimiler l'aspect tranquille au point d'abandonner ses combats, ses utopies ferventes ? Peu vraisemblable. Ce soir, jour charnière, l'équipe est sur la brèche. La camionnette fera combien d'aller-retour pour transvaser les volumes accouchés de mois en mois depuis... enfin, comptez-vous mêmes, ajoutez-y les manuscrits en balance, les textes à fignoler, quelques archives : les nomades n'accumulent guère, les don Quichottes non plus. Sans oublier toutefois les ordinateurs et autres engins du progrès sans phrase : complétez vos disquettes, utilisez les caractères convenus, faxez vos corrections avec le sourire. *N.B.* : l'écriture à la plume d'oie n'est plus autorisée.

Un mardi parmi des centaines, ou le jeudi, parfois les deux soirées se succédant dans l'impatience de rebâtir le monde, qui n'attend que ça pour démarrer sur de nouvelles pistes. Ce soir, la rencontre est convoquée dans un restaurant proche de l'université, intime aux étudiants. Ceux-ci entrent et sortent, chacun avec sa chacune. On croise des couples de tout âge, vive les sandales d'été, la ville se fait campagne, le jour se coule dans la nuit, brève clémence des éléments capricieux. Sur ces entrefaites, un à un, tels des explorateurs, les premiers fidèles au rendez-vous exceptionnel de *La Revue Nouvelle*. Ceux-ci auront le temps de parcourir, au gré de leurs commentaires choisis, trois fois le tour de la planète avant qu'arrivent à nuit tombée onze déménageurs exténués, fondant de fatigue, de chaleur et de faim. Qui, une fois le visage essuyé, redeviendront les intellectuels sans prétention que vous savez.

Le restaurant met cinq tables bout à bout et l'on se retrouve dans l'ambiance familière; chacun s'incruste tant bien que mal, investi qu'il est du

CINQUANTE ANS, REBONDIR

gabarit dont la nature l'a doté — les pieds de table sont toujours mal placés. N'étaient les nappes roses, les couverts et les menus du jour, n'était l'envie péremptoire de boire et manger, on se serait cru à l'orée d'une réunion habituelle. Il suffirait de remplacer les assiettes par les dossiers... Quelqu'un n'a-t-il même parlé d'aborder l'une ou l'autre urgence ? On s'est aussitôt récrié, mais dès le premier verre avalé, ces ultimes délais furent incidemment évoqués, des promesses réitérées, le tout alterné avec quelques impressions de vacances... Le temps a agréablement passé. Et la table ressemblait de plus en plus à d'autres, à toutes les autres où, de semaine en semaine... Cela fait combien en cinquante ans ? Trêve de chiffres anniversaires, s.v.p., le présent englobe le temps.

Sculpture, gravure, coiffure, chirurgie... Sur la table l'objet prend forme : à la fois ferme et souple, maniable on l'espère, lisible on se le demande, objectif on le croit, engagé on y compte bien.

Tables après tables. À ne plus pouvoir les énumérer. Les premières — ceci se situe dans la nuit des aurores — étaient vastes à souhait et les heures le semblaient aussi, surtout celles de midi qui étaient naguère celles du temps loisible, loisible au travail d'équipe, à la recherche commune des pourquoi et des comment de la vie sur terre. On ne savait pas son bonheur. Bonheur ? Mais dans une chambre étouffante, autour d'une table qui ressemble à un mouchoir, c'est plaisant aussi. Peut-être la riposte est-elle plus rapide, puisqu'elle traverse

moins d'air, ainsi on trouve l'occasion de défendre sa petite idée envers et contre tout. Lorsqu'on n'en peut plus, on ouvre la fenêtre.

Quand la chose est possible. Ou bien la porte. Ou les deux. Et puis, les jours où l'on est vraiment très nombreux, on rejoint une salle où se suivent, formant rectangle, table après table. Il faut crier pour participer au concert. Se déplacer en douce pour continuer à deviser en aparté avec le copain ou l'adversaire d'un soir. Bien entendu, il demeure loisible d'épiloguer jusqu'aux petites heures à la table du café le plus proche.

Tables aux quatre coins de la ville, de Schaerbeek en Scylla, d'Ixelles en Forest, puis dans le Bruxelles des entrepôts et du canal outrepassé, et c'est chaque fois un investissement de l'esprit et du cœur, la découverte d'un lieu de vie singulier. Deux ruelles, une placette, un petit marché, une épicerie d'outremer, un immeuble en voie de démolition, des boîtes de bières dans les caniveaux, des habitants quoi qu'il en soit.

Le mardi qui vient inaugure la prochaine étape du voyage de *La Revue Nouvelle* dans le temps et l'espace. Le gîte s'annonce suffisamment spacieux, enfin pour l'époque, et calme à souhait. Il se situe dans l'ombre protectrice de casernes en attente de réaffectation. À quelques pas, la coquette gare d'Etterbeek où, dit-on, il arrive encore qu'un train s'arrête par distraction. Un train ? N'est-ce pas le commencement de l'aventure ? De tous les possibles ? Il suffit d'une toute petite table...

Marie Denis